



Joël Des Rosiers

Théories caraïbes

Poétique du déracinement

essai

Nouvelle édition augmentée

 Triptyque

Extrait de la publication

Théories caraïbes

Catalogage avant publication de BAnQ et Bibliothèque et Archives Canada

Des Rosiers, Joël

Théories caraïbes : poésie du déracinement

2e éd. rev. et augm.

ISBN 978-2-89031-649-2

1. Littérature antillaise - Histoire et critique. 2. Littérature de l'exil haïtienne - Histoire et critique. 3. Espace et temps dans la littérature. I. Titre.

PN849.C3D47 2009 809'.89729C2008-942529-4

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles du Québec de l'aide apportée à notre programme de publication. Nous reconnaissons également l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Mise en pages : Eva Lavergne

Maquette de la couverture : Raymond Martin

Illustration : Planisphère de Juan de la Costa (détail), 1500. Musée naval de Madrid.

Distribution :

Canada

Dimedia

539, boul. Lebeau

Saint-Laurent (Québec)

H4N 1S2

Tél. : (514) 336-3941

Télec. : (514) 331-3916

general@dimedia.qc.ca

Europe francophone

D.N.M. (Distribution du Nouveau Monde)

30, rue Gay Lussac

F-75005 Paris

France

Tél. : (01) 43 54 50 24

Télec. : (01) 43 54 39 15

www.librairieduquebec.fr

Dépôt légal : BAnQ et B.N.C., 1^{er} trimestre 2009

Imprimé au Canada

© Copyright 2009

Les Éditions Triptyque

2200, rue Marie-Anne Est

Montréal (Québec) H2H 1N1

Téléphone : 514-597-1666

Courriel : triptyque@editiontriptyque.com

Site Internet : www.triptyque.qc.ca

Joël Des Rosiers

Théories caraïbes

poétique du déracinement

essai
seconde édition

Triptyque

Du même auteur, aux Éditions Triptyque :

Métropolis opéra (poésie), 1987, 95 p.

Tribu (poésie), 1990, 110 p. Finaliste au Prix littéraire du Gouverneur général 1990.

Savanes (poésie), 1993, 102 p. Prix de l'Excellence artistique de Laval.

Théories Caraïbes (essai), 1996, 225 p. Prix de la Société des écrivains canadiens 1997, catégorie essai.

Vétiver (poésie), 1999, 136 p. Grand prix du livre de Montréal 1999 et Grand prix du Festival international de poésie de Trois-Rivières 2000.

Métropolis Opéra suivi de *Tribu* (poésie, édition de poche), 2000, 192 p.

Savanes suivi de *Poèmes de septembre* (poésie, édition de poche), 2007, 116 p.

Un autre soleil (nouvelle), en coécriture avec Patricia Léry. Préface de Nicolas Goyer, 2007, 62 p.

Caïques (poésie), 2007, 136 p. Mention spéciale du jury au prix Casa de las Americas 2008.

Chez Signature Editions :

Vetiver (traduction de Hugh Hazelton), 2005, 134 p. Prix du Gouverneur général du Canada 2006, catégorie traduction.

Théorie: du grec *theôria* signifie

I

1. action de voir, d'observer, d'examiner.
Voyager pour voir le monde au lieu de rester
pour voir les fêtes;

2. action de voir un spectacle, d'assister
à une fête, doù la fête elle-même, fête
solennelle, pompe;

II

1. députation des villes de Grèce aux fêtes
solennelles d'Olympie, de Delphes et de
Corinthe, cortège, défilé, groupe d'hommes
en mouvement;

2. fonction de théore;

III

... à partir de Platon

1. contemplation de l'esprit, méditation,
étude sur quelque chose;

2. spéculation théorique, théorie.

Bailly, *Dictionnaire grec-français*

Des extraits de ce livre ont été publiés ailleurs: sous la rubrique I. Xénophilies: le chapitre 1 a paru dans Collectif Paroles n° 33, 1987; le chapitre 2 a paru dans Haïti Perspectives n° 2, 1987; le chapitre 3 a été publié dans Vice Versa n° 21, novembre 1987; des extraits du chapitre 4, dans Lettres québécoises, hiver-printemps 1992; le chapitre 5 est une communication prononcée au congrès du C.I.E.F, Strasbourg, 1992; sous la rubrique II. Prose Combat: le chapitre 7 a paru dans Collectif Paroles n° 33, 1987; le chapitre 8 a été publié dans Brèves littéraires, hiver 1992; le chapitre 9, dans le catalogue de l'exposition Altérités, printemps 1994; le chapitre 10 a paru dans Ruptures, n° 8, janvier-mars 1995; le chapitre 11, dans Dérives nos 53/54, 1986/1987; des extraits du chapitre 12 ont été publiés dans Mœbius, n° 62, 1995 et ont fait l'objet d'une communication à la Rencontre québécoise internationale des écrivains, mars 1996; des extraits du chapitre 13 ont fait l'objet d'une communication au colloque Marronnage, à l'Université York, Toronto, 1996; sous la rubrique III. Dialogues: le chapitre 14 rassemble une série d'entretiens avec Michel Dongois, L'Actualité médicale, janvier 1991, juin 1994, mars 1995; le chapitre 15 a paru dans Callaloo, Interview avec Charles Rowell, n° 15.3, 1992; le chapitre 16 est un entretien avec Ghila Benesty-Sroka, paru sous le titre «Le XXI^e siècle sera tribal» paru dans Tribune Juive, vol. 11, n° 6, avril 1994, p.20-23; le chapitre 17 est un entretien avec Rodney Saint-Éloi paru dans Le Nouvelliste, 31 mai 1995. En plus des chapitres inédits, tous les textes ont été remaniés et augmentés.

J'effectuai à cette époque la descente et la remontée du Mississippi sur un vieil et inconfortable vapeur. Ce fut lent et beau. Le soir, on amarrait parfois au bord d'îlots à demi submergés, hantés de chants d'oiseaux. L'équipage et le personnel étaient noirs. [...] Nous fûmes invitées au service religieux du soir sur le petit pont arrière qui leur était réservé. Le fleuve coulait tantôt en flots rapides, tantôt trainards et troubles, rougis par le soleil couchant. «Deep river, dark River.» Les voix chaudes, aux cassures et aux dissonances auxquelles je ne faisais que commencer à m'habituer, semblaient sortir des profondeurs d'un tempérament, d'une race, à la fois présent et passé. Je songe, en repensant à elles, à ces Noirs fraîchement descendus jadis d'un vaisseau négrier, à Dunbar Creek en Georgie, qui s'enfoncèrent en chantant sous les flots, l'un après l'autre, s'imaginant regagner ainsi la patrie quittée de force. Depuis des siècles, le destin noir semble lié à ces notions de traversées marines ou de remontées ou de descentes de fleuves, symbolisés eux-mêmes par la houle du chant.

Marguerite Yourcenar, *Blues et Gospels*

Théorie de la vraie civilisation

Elle n'est pas dans le gaz, ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes, elle est dans la diminution des traces du péché originel.

Peuples nomades, pasteurs, chasseurs, agricoles, et mêmes anthropophages, tous peuvent être supérieurs, par l'énergie, par la dignité personnelles, à nos races d'Occident.

Celles-ci peut-être seront détruites.

Théocratie et communisme.

Charles Baudelaire, *Mon cœur mis à nu*

Nous sommes tous des Caraïbes aujourd'hui dans nos archipels urbains. Peut-être n'y a-t-il pour personne aucun retour possible dans un pays natal—seulement des notes de terrain pour le réinventer.

James Clifford, *Malaise dans la culture*

...être digne de ce qui nous arrive, dégager quelque chose de gai et d'amoureux dans ce qui arrive, une vitesse, un devenir.

Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*

*à la mémoire de mon aïeul, Nicolas Malet, dit Bonblanc,
colon révolutionnaire, officier de l'armée indigène,
signataire de la Proclamation de l'Indépendance*

*en souvenance de mes grands-parents
Dieudonné Des Rosiers, mémorialiste
et Amanthe Malebranche dont la beauté était légendaire*

à mon père

Avant-propos

Migrations et cultures

*Les migrations plus énormes que les
anciennes invasions.*

Arthur Rimbaud, *Illuminations*

La fin du siècle reconduit une époque liminaire en ce qu'elle autorise l'émergence de nouveaux paradigmes. À l'aube du troisième millénaire, le brouillage des identités décentrées et multiples, postmodernes et vengeresses, est accentué par la migration. Des millions de gens ne vivent pas où ils sont nés. Nous sommes des mutants culturels... sans doute comme nous l'avons toujours été. S'il est vrai que l'identité n'est pas liée à l'origine, il n'en demeure pas moins que toute littérature est hantée par l'origine. Lieu fantasmatique de l'innocence et de la pureté des commencements. Au mieux, il n'y a que des identifications: processus imaginaire, rigoureusement singulier, rigoureusement interminable.

La multiplicité des cultures entraîne celle des récits. Ces figures du récit ne sont ni gratuites ni insignifiantes; l'imaginaire de la migration peut nous offrir une intelligence du Monde. Il peut surtout nous permettre la traversée des enracinements sans nullement y adhérer. C'est donc moins à l'historien qu'à l'écrivain que revient de mener la conversation éternelle. Œuvres, auteurs, personnages, le roman de la littérature se construit aujourd'hui dans l'euphorie du déracinement: bâtardise, syncrétisme sans doute mais sur un fond de mélancolie. Saint-John Perse né à la Guadeloupe, Claude Simon (Madagascar), Le Clézio (île Maurice), Marguerite Duras (Indochine), dont les œuvres singulières sont belles et fortes, n'ont cessé de tirer le fil de cette question: le lieu d'origine ne correspond pas toujours à la culture paternelle, la langue d'appartenance diffère de la langue de référence.

Depuis les Écritures, l'imaginaire des origines hante les fondements de la littérature occidentale. C'est la Sulamite qui confère une valeur

positive et sacrale à l'amour. Dans le Cantique des Cantiques, elle dit : *je suis noire et je suis belle*. Véritable transfiguration de l'alma mater, l'Afrique. Incantation que seul le pouvoir des mots transforme en un res(source)ment qui tend à les parer, eux aussi, d'une dimension primitive. D'Homère (Omeros) à Ésope (Ethiops), les auteurs et les œuvres, notamment le roman grec *Les Éthiopiennes* (entre le III^e et le V^e s. ap. J.-C.), sont saisis comme si la sensibilité alertée avait désenfoui des résonances anciennes qu'elle ne cessera dès lors de nommer ou de forclure, en raison de l'aspect irrémédiable et nécessaire de la rupture avec les temps immémoriaux.

Si le roman *Les Éthiopiennes* écrit par Héliodore est considéré comme une apologie du métissage, puisant dans les mythes mariant les Grecs à des héroïnes étrangères, il est surtout le premier roman de la migration, du retour au pays natal et de la quête des origines. Comme Œdipe soupçonnant sa filiation, Chariclée, élevée par un père adoptif, apprend un jour d'un oracle le sens d'une tache de naissance en forme de bracelet d'ébène qu'elle porte sur son bras d'ivoire. Aidée par son prétendant Théagène, la jeune femme ira d'initiation en initiation, de la Grèce à l'Égypte, puis de l'Égypte à l'Éthiopie, remontant le Nil jusqu'à la patrie de ses véritables parents noirs, le roi et la reine d'Éthiopie. Les jeunes gens arrivent enfin à *la terre sombre brûlée par le soleil*; ainsi s'accomplit l'oracle delphique.

Point n'est ici besoin de s'appesantir sur un mythe qui serait celui d'un Œdipe réussi, c'est-à-dire s'épargnant la tragédie du parricide et de l'inceste, pour apprécier la fiction symbolique mise en scène par le roman, pour comprendre la charge culturelle de ce thème littéraire. Il agit la recherche des origines certes, mais dans une conjoncture où prévalent outre le rapport à l'espace de la Méditerranée à l'Éthiopie, la contamination du regard par les œuvres d'art exposées dans les chambres nuptiales et enfin souligne la prégnance du désir d'un savoir sur soi. On dirait la Grèce toute tournée vers l'Afrique ainsi que le démontre Martin Bernal, dans son ouvrage rutilant du lyrisme de l'érudition, *Black Athena, the African Roots of Classical Civilization*.

Nous vivons aujourd'hui dans la dispersion des signes et la nostalgie d'une ancienne sauvagerie. Mobilité, déplacement, désordre même avec le sentiment d'une autochtonie perdue et détruite par la modernité. Le paradigme antique nous fournit une symbolique, parmi d'autres, nous protégeant de la volonté de faire de tout lieu natal le lieu de l'origine absolue. Car il n'y a pas de lieu qui en lui-même soit une patrie (Plutarque,

De l'exil). La théorie sacrée des Caraïbes, plus belle que de coutume, frappe aux portes emmenant leurs victimes taïnos en offrandes.

Il faut d'abord constater que le temps des *Théories d'ensemble* est révolu; les groupes et les écoles—ces vieilles lunes—ont vécu, remplacés par les lunes cathodiques; une certaine forme de militantisme littéraire n'a plus cours; la communauté (même d'idée) est perçue comme une survivance de type spiritualiste...

Le village planétaire prophétisé par Marshall McLuhan n'élimine ni la montée des crispations identitaires ni la multiplication des guerres culturelles alimentées par la haine de l'Art et de l'Imaginaire. Avons-nous encore besoin d'une nouvelle esthétisation de la pensée (afrocentrisme, créolité, culturalismes) capable d'investir le divers et ses effets? Parions pour une manière de théorie non euclidienne de la rencontre des différences...

J'appelle théories caraïbes les groupes d'hommes en larmes, nègres marrons affolés d'amour qui, d'une rive à l'autre, jettent leur langue nationale dans l'eau salée, dans la bouche ouverte, sans fond, de l'abysse.

«*Voilà notre patrie*», disent-ils, dans le patois des colonies.

Parole d'eau salée, étrangère à la langue et comme incantatoire, qui ne cesse de la rendre plus profonde, à mi-chemin de l'origine et du monde. Et le poète ajouta: «*Le drapeau va au paysage immonde et notre patois étouffe le tambour.*»

Préface à la seconde édition

Les théories dans la Grèce antique étaient constituées de députations d'élus, les *théores*, groupes d'hommes en mouvement qui se rendaient aux fêtes. Aujourd'hui dans le monde, plus de 400 millions d'hommes sans qualités ne vivent pas là où ils sont nés. Ce sont ceux qui partent avec l'angoisse et le soulagement d'échapper à ce qui risquait de les engloutir.

Ces fêtes de la migration, devenues spécifiquement modernes, appellent un déploiement d'images que j'ai essayé de décrire pour mieux rendre compte de leurs significations profondes, non seulement symboliques mais aussi éthiques, affectives, esthétiques. Ces images, ces icônes, ces hiéroglyphes s'organisent sur la scène de la migration en empruntant à de multiples registres, dont celui d'une parole incantatoire. La littérature, le long de ces parcours, processions et déambulations qu'elle emprunte, est devenue le lieu de cette célébration.

La littérature ne s'y réduit pas cependant. Elle est aussi habitation des signes. En définitive, elle est l'entreprise ambiguë, en absence de toute certitude, de la construction de soi ou plutôt du « nous ».

En m'attachant au décalage entre les mémoires collectives mises en demeure de vivre dans le Monde – « le Soi avec l'Autre » –, j'ai essayé de traduire les heurts heureux entre des schèmes symboliques relevant de temporalités et d'espaces distincts mais s'inscrivant pourtant dans une même contemporanéité.

L'actualité de cette réédition doit être recherchée dans le caractère nécessaire de l'inventivité poétique plutôt que la déperdition (exil, errance, nostalgies diverses) afin de circonvenir les ultimes ruses de leur sacralisation.

Deux nouveaux chapitres complètent l'ouvrage. L'un rend hommage à trois grands disparus qui me furent chers : Émile Ollivier, Jean-Claude Charles et Aimé Césaire. L'autre porte sur les convergences entre trois écrivains contemporains dont l'écriture se conjugue au présent : Marie NDiaye, Émeline Pierre et Alfred Alexandre. Leurs œuvres annoncent, avec d'autres, ce que j'appelle la littérature postplantationnaire.

Joël Des Rosiers

Préface

Encre et ancrage:
les recueils de Joël Des Rosiers

*I have searched, I have searched, I have searched
But the faces of the cities
the old cities
and of the new across the Atlantic seas
were the same*
Jan Carew, *The Cities (A Treasury of Guyanese Poetry, 1980)*

*A downtown babel of shof signs and streets, mongrelized, polyglot, a ferment
without a history, like heaven. Because that is what a city is, in the New
World, a writer's heaven. A culture [...] is made by its cities.*
Derek Walcott, *Nobel Lecture*

Ancrage, lieux de mémoire

Il n'est point un hasard que chacun des recueils de Des Rosiers prenne pour titre un terme désignant un espace. *Métropolis Opéra* (1987) évoque d'emblée le paysage urbain comme un vaste théâtre de musiques et d'hommes; *Tribu* (1990, finaliste du Prix du Gouverneur général du Canada) se remémore une communauté circonscrite dans un territoire, et *Savanes* (1993, Prix de l'Excellence artistique de Laval) suggère une étendue d'espace.

L'espace est une des forces motrices de la poésie de Des Rosiers. Dès le seuil du texte, le poète interroge le lieu, réfléchissant plus particulièrement sur la place de l'individu au sein de celui-ci : le rapport d'interpénétration symbiotique qu'entretient l'homme avec l'entour, «gisement culturel!». C'est que la résidence dans un espace donné, habiter un lieu, fut longtemps critère d'identité. Or, dans cette ère de migrations planétaires, d'exodes et de voyages, l'attribution identitaire par le lieu d'origine ou de «transplantation» ou des deux à la fois devient inopérante. Parallèlement, l'identité à racine unique se substitue, opine Édouard Glissant, à une identité rhizomatique, ou «à racine multiple²». L'exil obligé ou choisi, le

déplacement à la fois physique et psychique dans l'espace, est un paradigme philosophique et littéraire favori, constate aussi Edward Said³.

La prépondérance de l'espace et des lieux dans la poésie de Des Rosiers rend celle-ci postcoloniale et postmoderne. Postcoloniale, elle l'est à double titre : l'empreinte de la découverte du Nouveau Monde, de la traite (« un enfant accompagne/une cargaison d'ancêtres terrassés/les frégates au plus haut du zénith/brailent cette procession maudite » (M37)⁴ « nous allons aux Indes comme des marchandises » (S66) et de l'esclavage, de la fondation des colonies est manifeste. De recueil en recueil, la mémoire est de fait habitée par ces accidents historiques dont les séquelles ne finissent pas de figer l'île natale du poète, Haïti, « île démantée », « île sous le sang » (S46), dont le poète dit : « mon pays dépérit/c'est sa vertu profonde » (T24). Les traces de l'Histoire obsèdent et appellent à être exorcisées par l'acte d'écriture : « il y a la cendre sur nos plaies/et la foudre sur nos peaux/combien de marées nous ont vu surgir/puis périr pour un pays qui n'eut pas lieu/il y a la chaux sur nos mains/le fer à nos pieds encore » (T42-3).

Mais il serait fautif d'en déduire que le mythe du retour au pays natal, que la nostalgie du passé et la déploration dominent. Comme le précise Judie Newman, l'ère et l'aire postcoloniales inaugurent des œuvres optimistes, émancipées de la dialectique grippée du colonisateur/colonisé : « When colonialism ends, writers must have the right to write about trees or love⁵. » Ce qui est bien le cas de Des Rosiers où l'imaginaire végétal et l'amour sont deux autres axes majeurs. Miroir des attitudes amoureuses, la quatrième de couverture du second recueil *Tribu* anticipe cette énergie néantisante, sexuelle et végétale « Toutes nos histoires d'amour sont des histoires de réparation. L'ouverture des lèvres avoue le déracinement, inaugure l'assomption dans le corps redoutable de l'autre, aux pieds de qui la poésie abandonne ses armes. » Phrase suivie par cette autre « maxime » troublante : « nous aimons les êtres ô toujours qu'il ne faut pas aimer » (qu'on trouve à la page 18 : « personne n'aime personne/sinon les figures de soi/à l'affût dans le limon d'autrui »).

La poésie de Des Rosiers est encore postmoderne par son « indétermination géographique », célébrant des lieux dispersés sur le globe, ainsi que par sa dimension résolument intertextuelle. Hommage est rendu à Césaire (« toi Césaire qui aimas Homère vieil » S76), à Saint-John Perse et à « Alexis », étant à la fois Jacques Stephen Alexis et Alexis Léger Léger qui n'avait pas peur d'interjections telles « ô », récurrente sous la plume de Des Rosiers. Ailleurs, les allusions se font plus discrètes, plus vagues :

Table

Avant-propos.....	13
Préface.....	17
Chapitre I Xénophilie (Gloses pour autrui).....	29
1. L'effet d'ex-île: Jean Métellus hors la clôture insulaire contre Jean Prophète.....	31
2. La double vie d'un écrivain.....	41
3. Les fruits piqués du réalisme merveilleux.....	45
4. Opus nigrum ou éloge de la douleur.....	55
5. Figures de la maternité chez Frankétienne.....	61
6. Médecin et littérateur: Stanley Lloyd Norris.....	67
Chapitre II Prose Combat.....	79
7. Manifeste pour une poésie impure, même l'ex-île: vivement!.....	81
8. L'archipel des écrivains.....	85
9. Terres étrangères.....	87
10. Le crime des crimes: littérature et politique.....	91
11. Mourir est beau. La pulsion de mort dans l'inconscient collectif haïtien.....	95
12. Science du poème.....	111
13. Gouverneurs de l'hiver. Marronnage et littérature postnationale.....	125
Chapitre III Dialogues.....	159
14. Le XXI ^e siècle sera tribal.....	161
15. La génération des écrivains québécois d'origine haïtienne.....	173
16. Du Niger au Niagara.....	179
17. Vertiges et quêtes d'absolu.....	185
18. Pour une littérature postplantationnaire: de nouvelles perspectives.....	189
19. Tombeaux.....	201
Postface.....	211
Notes.....	221

Théories caraïbes

Poétique du déracinement

essai

Nouvelle édition augmentée

«J'appelle théories caraïbes les groupes d'hommes en larmes, nègres marrons affolés d'amour qui, d'une rive à l'autre, jettent leur langue nationale dans l'eau salée, dans la bouche ouverte, sans fond, de l'abysse.»

«Voilà notre patrie», disent-ils, dans le patois des colonies.

Parole d'eau salée, étrangère à la langue et comme incantatoire, qui ne cesse de la rendre plus profonde, à mi-chemin de l'origine et du monde. Et le poète ajouta :

«Le drapeau va au paysage immonde et notre patois étouffe le tambour.»

Joël Des Rosiers est originaire des Cayes (Haïti). Psychiatre, poète et essayiste, il a publié chez Triptyque : *Métropolis opéra*, *Tribu*, *Savanes*, *Vétiver*, *Un autre soleil* et *Câïques*.

